



Cahiers d'Asie centrale

1/2 | 1996

Inde-Asie centrale : routes du commerce et des idées

Les routes caravanières entre villes de l'Inde et de l'Asie centrale : déplacements des artisans et circulation des articles artisanaux

Raziya Mukminova



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/423>

ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1996

Pagination : 85-90

ISBN : 2-85744-870-8

ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Raziya Mukminova, « Les routes caravanières entre villes de l'Inde et de l'Asie centrale : déplacements des artisans et circulation des articles artisanaux », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 1/2 | 1996, mis en ligne le 01 février 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/423>

Les routes caravanières entre villes de l'Inde et de l'Asie centrale : déplacements des artisans et circulation des articles artisanaux

Razia G. Mukminova

Tout au long de son histoire, l'économie de l'État de Timour et des Timourides, puis des Chaybanides a reposé sur ses importantes relations commerciales avec de nombreux pays, voisins et lointains. Des liens qui se sont perpétués en suivant toujours les mêmes routes, pourtant difficiles sur certains tronçons. Mais les revenus des marchands, énormes, compensaient toutes les embûches et tous les obstacles de ces itinéraires.

Les artisans du Mawarannahr utilisaient simultanément des matières premières locales et importées. Parmi ces dernières, les colorants, le bois de campêche (« *chûb-i bagam* »), la peau bulgari (le *yûft*, une peau de bonne qualité bien tannée [notre cuir de Russie]), les défenses d'éléphants et de morses, que fournissaient l'Inde, la Chine, l'Iran, la Turquie, la Russie, et la laine de haute qualité du Pamir.

Nous ne disposons pas des inventaires complets des marchandises importées à Samarcande, Boukhara et dans d'autres villes de l'Asie centrale aux XV^e-XVII^e siècles, mais une charte des biens « *waqf* » donnés à

la *madrassa* Ishratkhâna, rédigée à Samarcande en 1464, donne une idée de leur diversité. On y mentionne entre autres une voile de coton égyptien, un turban également égyptien, un *alâcha* (mélange de soie et de coton rayé) d'Alexandrie, des tapis de Kirman « à fond jaune », une couverture chinoise en velours bleu¹.

D'autres sources mentionnent « un couteau à manche en ivoire de morse », des coffrets et des étuis en maroquin (*safian*), des cuirasses et des armes européennes, des montres et des lunettes, un couteau franc, des tapis de prière et des cure-dents d'Arabie, des gants spéciaux pour la chasse au faucon fabriqués chez les Bulgares de la Volga, des tissus et des châles du Cachemire – dont la situation, à la limite de l'Himalaya et du [« petit »] Tibet (Ladakh), témoigne bien des difficultés que devaient affronter ceux qui vendaient de tels articles.

Boukhara, Samarcande et les autres villes de l'Asie centrale avaient des contacts réguliers (sauf en période de guerre) avec l'Inde, où les premiers commerçants musulmans étaient arrivés bien avant les conquérants islamiques. Nouvelle illustration des liens très étroits qui unissaient marchands d'Asie centrale et marchands indiens depuis le haut Moyen Âge. Poètes et écrivains, voyageurs et derviches, mais surtout ambassadeurs, commerçants et artisans utilisèrent le tracé de ces routes de la soie qui restèrent ouvertes jusqu'au XIX^e siècle. C'est grâce à ces mouvements qu'ont pu s'échanger des techniques de production, malgré la propension au secret caractéristique de l'artisanat médiéval.

Le rôle de Boukhara et de Samarcande dans le commerce des XV^e-XVII^e siècles est bien décrit dans les œuvres de 'Abd al-Razzâq Samarqandî, Zahîr al-Dîn Muhammad Bâbur, Anthony Jenkinson, Badr al-Dîn Kashmîrî, mais aussi dans les documents qui constituent le recueil de manuscrits *Majmû'a-yi wathâyik*², ainsi que dans les inventaires des marchandises exportées au XVII^e siècle à Moscou et dans d'autres sources écrites encore. On peut se représenter la foule des marchands originaires de nombreux pays, qui arrivaient à Boukhara, grâce à Badr al-Dîn Kashmîrî, qui parle de marchands « du monde entier » se réunissant dans l'un des plus grands caravansérails de la ville. Il y avait dans la ville des *sarrâf-khâna* (maisons de change), des caravansérails de *sarrâf* (de changeurs), des rues de *sarrâf*, des carrefours de *sarrâf*, des hammams de *sarrâf*, des ponts de *sarrâf*, etc. Autant d'indices de l'ampleur des opérations commerciales et de la nécessité induite du change monétaire. On a retrouvé, pour des époques postérieures, des

bols en cuivre, bordés d'inscriptions arabes, que les changeurs posaient sur leurs comptoirs pour y garder l'argent : des grands pour les pièces de cuivre et d'argent, des petits pour les pièces d'or³.

Le textile constituait l'activité artisanale la plus importante dans le Mawarannahr et les articles tissés l'un des principaux objets du commerce intérieur et extérieur des villes centre-asiatiques à l'époque médiévale. Ils étaient nombreux et variés, de différentes qualités et espèces. Néanmoins, on importait également des tissus particuliers des autres pays. Les échanges les plus importants d'articles tissés s'effectuaient avec l'Inde, malgré les difficultés certaines qui jalonnaient les itinéraires. L'Inde, selon Bâbur et Jenkinson, fournissait des tissus blancs fins, ainsi que le *cbubtar*, le *khussa*, la mousseline brochée d'or pour les turbans, des tissus de Khayrabad et du Goujerat, articles qui tiraient généralement leur nom du lieu de leur production. À Samarcande, des documents datés de 1588-1591 et qui font partie du *Majmû'a-yi wathâ'iyik* mentionnent le *fûta* de Bénarès. Parmi les marchandises achetées chez Mullâ Râjû' Mûltânî à Samarcande, figure le *fûta* en laine (à la fin du XVI^e siècle, un coupon de *fûta* coûtait 2-3 tanga frappés à l'effigie du khan). Un autre document nous apprend qu'un certain « Ziyâ' al-Dîn Mir'er-bek de Boukhara est parti en Inde pour acheter de l'*atlâs* [satin] et des tissus décorés⁴ ». Des tissus indiens apparaissent également sur la liste des achats d'un nommé Ustâd Jawhar, fils de 'Abd Allâh.

Au marché de Samarcande, au bas Moyen Age, se vendait un tissu bien particulier, le *chît* (chintz), dont la couleur et la qualité étaient variables : aux sept couleurs, rouge, rouge *shâkhrî*, *bîkchî*, etc.⁵ Le nom du tissu venait directement de son procédé de fabrication : les dessins étaient imprimés sur le fond de coton à l'aide d'un tampon (*chît*) trempé dans un colorant liquide. Dans certaines descriptions de Moscou au XVII^e siècle, les tissus d'Asie centrale sont désignés par les mots *čitets* (indienne) et *vybojka* (tissu imprimé)⁶. Les inventaires des marchandises importées de Khiva et Boukhara à Moscou au XVII^e siècle, rédigés en ouzbek, tadjik et russe, utilisent le terme russe de *čitets* pour traduire *chît*. Et l'analyse de l'ensemble des sources permet d'affirmer que les deux termes désignent bien le même tissu. Certaines sortes de *chît* venaient de l'Inde jusqu'aux marchés de Boukhara et Samarcande. Parmi les tissus expédiés en Russie en 1641, on parle de cent pièces d'indienne venues de l'Inde même ; en septembre 1646, l'ambassadeur de Khiva apporte à Moscou « de la *vybojka* indienne, de la mousseline, du *meli*,

de l'*uzufri* brodé d'or ». Un jugement rendu par le *qâzikhâna* (la cour de justice) de Samarcande en février 1590 enjoint à un certain Mahmûd Khazar, reconnu débiteur de Mullâ Fath Allâh Mûltânî, de rembourser sa dette, 120 *tanga*, ou l'équivalent, 40 pièces de *chît*. Un autre document du 13 octobre 1589 (que j'ai eu l'occasion de publier⁷) évoque un autre artisan du nom de Lâhûrî Chîtgar, fils de Lâlû, qu'une reconnaissance de dette lie à Daryâ Khân Mûltânî, des patronymes évocateurs.

Une savante indienne, Lotica Varaderayan, a supposé que le procédé d'impression du *chît* venait du Pendjab. Les documents dont nous disposons témoignent du développement de sa production à Samarcande aux XV^e-XVI^e siècles ; l'un d'eux, rédigé en 1589, signale le recrutement du jeune Khudây-qulî, fils de Tangrî-qulî, comme garçon-apprenti chez l'un de ces artisans⁸. Une des rues de Samarcande, où vivaient ces artisans, s'appelait *Chîtgarân*. Deux *risâla* de corporations concernant le statut de ces artisans, rédigées en ouzbek et tadjik, sont un peu plus tardives⁹. Peut-être le *chît* de Samarcande se vendait-il parallèlement à l'indien, mais une chose est certaine : les procédés de fabrication artisanale transitaient par les mêmes routes caravanières que les marchandises.

Lès marchés de Samarcande et de Boukhara regorgeaient de marchandises variées en provenance de l'Inde. Outre les tissus, les sources mentionnent des lances et des sabres, et un document écrit à Samarcande en 1591 signale un chaudron en cuivre de Lahore pesant 10 *dûnîmsir* (12,5 kg). Au début du XX^e siècle, Edouard Eversman a établi que les habitants de Boukhara faisaient venir de l'Inde quelques remèdes et plantes médicinales, qui complétaient les herbes et fleurs originaires des montagnes entourant Samarcande. Les marchands indiens étaient familiers des marchés centre-asiatiques.

Les relations dans le domaine des productions artisanales entre Samarcande et Boukhara d'une part, Lahore et Multan de l'autre, se reflètent dans l'ajout fait aux patronymes des maîtres-artisans, ainsi que des marchands et des prêteurs, du nom des villes d'où ils venaient (d'après notre documentation : *Lâhûrî*, *Mûltânî*), ce qui témoigne des contacts très étroits entre Boukhara et cette région. Les documents de *qâzî* dressés à Samarcande, pour la vente ou l'achat des différents produits artisanaux où les tissus dominent, font apparaître le plus fréquemment des gens originaires de l'Inde. Certains résidaient en permanence à Samarcande et Boukhara où ils tenaient boutique. Tel 'Umar Mûltânî,

fils de 'Abd al-Wahhâb Mûltânî, à Samarcande. Un autre, lui aussi originaire de Multan, possédait une maison à Boukhara. Mîrzâ Salîm était grossiste en tissus. Dans le document juridique de 1589, qui le montre donnant des marchandises sur la base du *tamassuk* (reconnaissance de dettes), il a ajouté à son patronyme « *nisba Mûltânî* ». Il existait à Boukhara un quartier hindou, où vivaient des marchands et des prêteurs indiens. Dans un épisode qui relate les aventures nocturnes d'un jeune homme, Muhammad Munshî nous révèle qu'un riche Indien dirigeait cette communauté¹⁰. Le long des routes commerciales circulaient des marchands et des maîtres-artisans. Le nom de Lâhûrî Chîtgar, mentionné plus haut, révèle clairement son origine, Lahore, ville qui connaissait aux XVI^e-XVII^e siècles une période de prospérité économique.

Il arrivait parfois que des artisans célèbres changent de pays contre leur gré. Citons une lettre transmise au souverain de l'Irak par un ambassadeur de l'émir de Boukhara dans laquelle il vante les qualités des artisans qui l'accompagnent, à savoir : « Un tisserand expert dans la broderie du pistil des fleurs, comme un jardin, sur les bordures de tissu en velours, un doreur illustre, un potier, maître en porcelaine, et un spécialiste qui sait transformer le cuivre en or sans recourir à la chimie¹¹. » Badr al-Dîn Kashmîrî parle de quatre esclaves, sculpteurs sur pierre, faits prisonniers par 'Abd Allâh Khân II au cours de campagnes dans le nord de l'Inde et offerts entre autres cadeaux au *shaykh* Juybar de Boukhara, Khwâja Sa'ad¹².

Ces exemples montrent bien que les itinéraires de la Grande Route de la Soie, qui reliaient les centres commerciaux et artisanaux de l'Asie centrale et de l'Inde, furent simultanément des routes d'échanges de marchandises et de savoir-faire techniques et culturels. Nous venons d'étudier, pour une période donnée, quelques aspects des rapports entre les Indiens et les négociants et commerçants de Samarcande et de Boukhara. L'activité de ces artisans et commerçants de Samarcande et de Boukhara en Inde sera le thème d'une étude spéciale et complémentaire.

NOTES

1. V. L. Vjatkin, « Vakufnij dokument Işrat-hana », *Mavzolej Işrat-hana*, Tachkent, 1958, p. 125-129.

2. *Majmû'a-yi wathâyiğ*, Institut Vostokovedenija Akademii Nauk (IVAN), Tachkent, Ouzbékistan, manuscrit n° 1386.

3. A. A. Semenov, « Nekotorie materiali po persidsko-tadžikskoj èpigrafiķe bitovogo haraktera XVI-XX vv. », dans *Pamjati A.A. Semenova. Sbornik statej po istorii, arheologii, ètnografii i iskusstvu Srednej Azii*, Douchanbé, 1980, p. 14-15.
4. *Russko-indijskie otnošenija v XVIII v. Sbornik dokumentov*, Moscou, 1958, p. 170, doc. n° 92.
5. *Majmû'a-yi wathâyiğ, op. cit.*, f° 184a.
6. *Materiali po istorii Uzbekskoj, Tađžikskoj i Turkmenskoj SSR*, Leningrad, 1932, p. 168, 198.
7. R. G. Mukminova, *Social'naja diferenciacija naselenija gorodov Uzbekistana XV-XVI vekov*, Tachkent, 1985, texte, p. 54, trad., p. 59.
8. *Majmû'a-yi wathâyiğ, op. cit.*, f° 129a.
9. *Risâla-yi chîtğari*, Saint-Pétersbourg, 1900.
10. Muhammed Jusuf Munši, *Mukim-hanskaja istorija*, Tachkent, 1956, p. 84-86.
11. B. S. Hožaeva, *Sbornik dokumentov po istorii Srednej Azii XVI-XIX vekov. Obščestvennije nauki v Uzbekistane*, 1993, n° 6, p. 28.
12. *Rawzat al-rizwân fî hadîğat al-gilmân*, Institut Vostokovedenija Akademii Nauk (IVAN), Tachkent, Ouzbékistan, manuscrit n° 2094, f° 261.